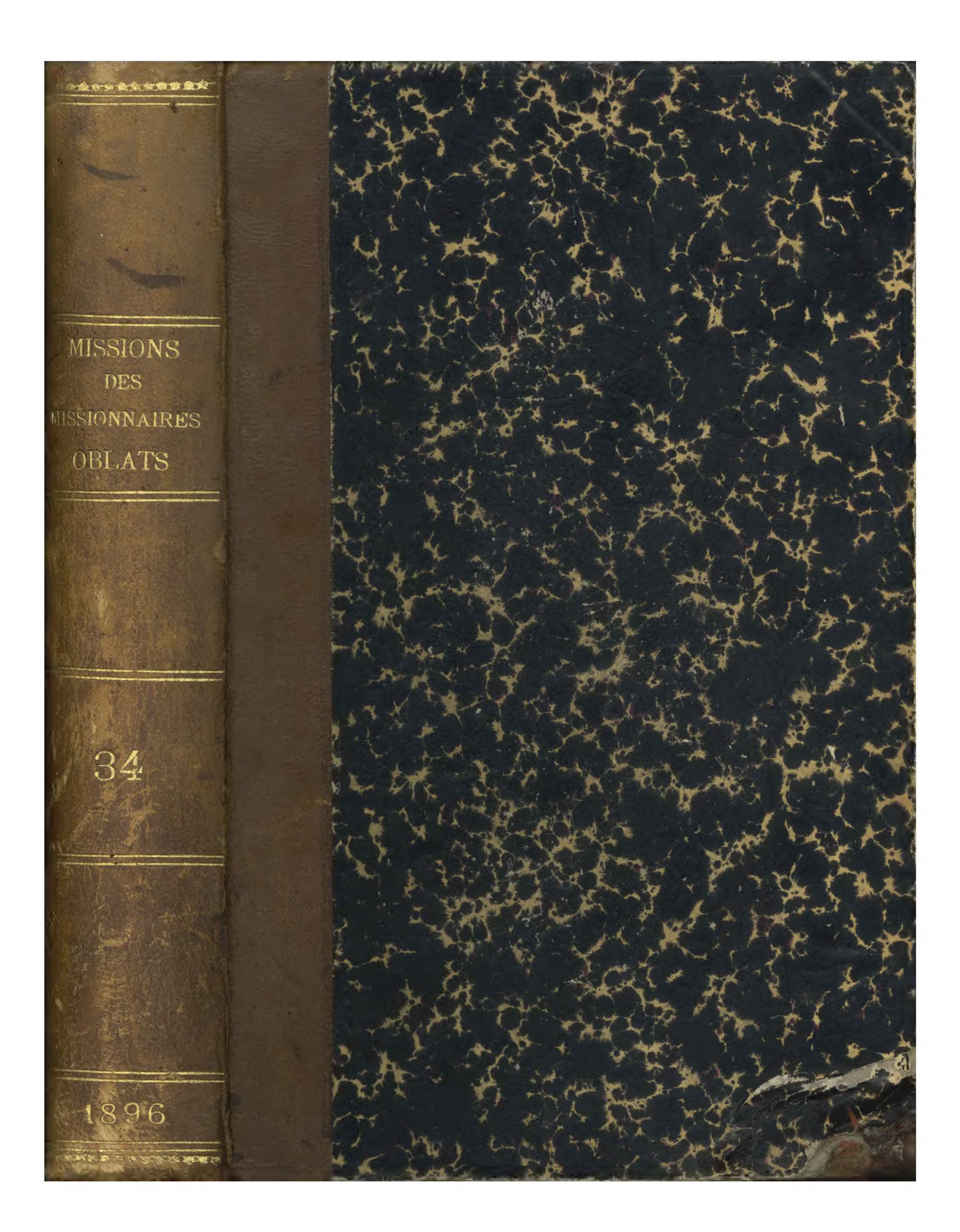

MISSIONS
DES
MISSIONNAIRES
OBLATS
34
1896

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 133. — Mars 1896

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU R. P. AUGIER CASSIEN, DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 6 novembre 1895.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Voici le rapport que j'ai essayé de faire sur nos travaux apostoliques, de novembre 1894 à novembre 1895, en ce vaste district du vicariat. Grâce à l'activité et à la bonne volonté du jeune Père MAISONNEUVE, nous avons pu faire davantage et mieux pour le règne de Dieu. Nous n'avons pas eu de nombreuses conversions comme l'an passé, mais on en a posé les germes.

Ego plantavi, mon cher compagnon *rigabit*, *Deus incrementum dabit.*

Le R. P. MAISONNEUVE s'est d'abord dévoué pour soi-

gner un pauvre métis atteint d'une plaie à la jambe, dont l'odeur repoussante éloignait tout le monde, excepté son héroïque épouse. Le Père allait trois fois par jour laver cette plaie toujours remplie de vers... Il y avait deux malades dans la même maison, le gendre et la belle-mère; celle-ci était protestante.

L'autre, qui voyait venir la mort, prenait son mal en expiation de ses péchés et, espérant en la miséricorde de Dieu, s'apitoyait surtout sur le triste état de sa belle-mère, elle aussi en grand danger de mort et hors du sein de l'Église.

La mort du gendre décida la conversion de la vieille femme, qui sut fouler aux pieds le respect humain. Elle affirma avec courage sa foi nouvelle deux jours avant sa mort, devant les quelques protestants qui étaient venus la voir une dernière fois.

En attendant un ministère plus actif, le P. Maisonneuve étudiait la langue sauvage et, entre temps, faisait aussi pour la mission, quelques ouvrages importants. Nous lui devons un meuble pour la sacristie et un autel pour la chapelle.

Aux approches de Noël, je dus le laisser pour aller célébrer les fêtes au milieu de nos Indiens de Churchill et de Nelson, réunis à Pakitawagan. Ils y étaient venus de très loin et de toutes les directions, avec femmes et enfants.

La pêche à l'esturgeon à travers la glace, dans un lac voisin, nous valut d'avoir en abondance de quoi manger en un pareil concours. Les habitants du village furent aussi généreux, et fournirent gratis des pommes de terre un peu à tout le monde. Comme toujours, le missionnaire fut très occupé par son ministère, mais la dévotion de ce peuple en une si belle fête, son entrain à chanter, le dédommagèrent bien de ses peines. Le chantre du vil-

lage, qui garde les clefs de la chapelle pendant l'absence du prêtre, venait de donner un bel exemple de résignation chrétienne et de courage, à ses compatriotes. Quelques jours avant les fêtes, il avait perdu son enfant. Il n'y avait que des femmes dans le village, les hommes étant à la chasse pour une semaine, et le missionnaire n'était pas encore attendu. C'est lui, le père, qui, de ses propres mains, ensevelit son enfant, fit la fosse, porta le corps au cimetière, fit les prières, chanta même, la voix entrecoupée de sanglots.

Pendant les premiers jours de son deuil, il allait passer la nuit, roulé dans sa couverture, sur la tombe de son cher petit défunt. J'allai visiter la sépulture; une petite croix y était plantée, et le père avait écrit au-dessous en caractères syllabiques : *Mon cher enfant, tu vois Jésus ; prie pour nous.*

Le P. Maisonneuve, de son côté, savait assez de cri pour confesser, au lac Pélican, les sauvages arrivés à la Mission aux fêtes de Noël. A mon retour à Pakitawagan, je fis profiter le Père du retour de mes hommes et il alla passer quelque temps au milieu des Indiens, afin de se familiariser avec la langue et d'instruire les enfants, qu'on ne voit jamais assez longtemps chez eux. Là, ce cher Père dut vivre à l'apostolique, c'est-à-dire souffrir du froid, de l'isolement et de bien d'autres misères inévitables en ce pays. Dans sa maison froide, quoique devant un feu flambant, il devait faire souvent volte-face afin de ne pas se geler de quelque côté.

Les petits sauvageons, presque nus, venaient chez lui se faire instruire et, assis par terre, vernissait, pour ainsi dire, de leur épiderme le plancher de la maison. Ils ne brillaient pas par leur science religieuse. Un jour que le Père demandait à l'un d'eux : « Où est Dieu? » il lui fut répondu : « Dans une île du lac »; à un autre : « Qui

a fait les poissons? » celui-ci répondit que c'était sa mère.

Je n'en finirais pas si je devais vous conter toutes les histoires et les divers incidents quelquefois très curieux de son séjour *apud sylvicolas*.

Un jour, des sauvages éloignés vinrent le chercher pour des baptêmes. Il y vola avec l'ardeur qui le caractérise. De deux huttes qu'il y avait dans ce quartier d'hiver, une fut évacuée et cédée au missionnaire, l'autre réunissait tous les Indiens qui, à tour de rôle, allèrent chez le Père. Ce fut là sa première mission apostolique; il s'en souviendra, comme le soldat se souvient du baptême du feu. Ce fut juste à cette époque qu'on eut le froid le plus rigoureux de l'hiver.

Au retour, les voyageurs allèrent coucher une fois chez un vieillard campé dans le bois. Il faisait si froid que le vieux sauvage, par pitié, voulait prêter au Père sa couverture en peaux de lièvre, ce dont le Père se passa volontiers, préférant encore la morsure du froid *à d'autres*.

Ils eurent là une occasion de fou rire quand ce vieillard, croyant embrasser sa petite-fille qui arrivait chez lui avec les voyageurs au crépuscule, manqua le visage de la petite et ne baisa que le petit caniche que celle-ci portait sur le dos en guise de bébé.

Revenons au sérieux.

Le P. Maisonneuve retourna à la Mission à la fin de février. Deux mois de séjour ou de voyage en plein hiver avec les Indiens, en voilà assez pour aguerrir un jeune missionnaire aux saintes luttes de l'apostolat.

Pendant l'hiver, notre ministère fut souvent demandé sur le haut Churchill. Une première fois, en janvier, dans un village moitié métis moitié indien, pour y faire des baptêmes. Sur ce plateau de la hauteur des terres, au

versant nord de la baie d'Hudson, je trouvai de bons habitants qui me traitèrent avec bonté et générosité, estimant inappréciable la visite que je venais leur faire pour les confesser, leur dire la sainte messe et baptiser leurs nouveau-nés.

Quelques semaines seulement après cette visite, on vint un jour me chercher à la hâte. Un homme venait d'avoir une grande hémorragie, peut-être même était-il déjà mort. C'était un orphelin élevé à la Mission, le premier enfant que j'avais gardé et qui avait, pendant dix ans, réjoui ma solitude.

C'était une distance de 40 milles à parcourir. On fit halte une seule fois pour prendre un peu de nourriture. Un courrier vint nous rencontrer pour nous presser davantage. Enfin, on arriva juste à minuit, exténué de fatigue, de soif et de sommeil. Le malade venait d'avoir une troisième hémorragie. Je vois mon pauvre enfant blême comme la mort et je reconnais à son pouls qu'il n'a que quelques minutes à vivre. Je tire aussitôt une petite fiole. « *Ce n'est pas de la médecine que je veux, mon Père; je vais mourir, confesse-moi de suite.* — Ce n'est pas de la médecine humaine, lui répondis-je, c'est de l'eau de Lourdes. Signe-toi, dis : *Je vous salue*, et bois.» Ensuite, tout en le pleurant malgré moi, j'entendis sa confession. Je célèbre aussitôt la sainte messe pour le communier en viatique et lui donner aussi l'extrême-onction. Je puis dire ici que l'hémorragie ne se renouvela plus. A notre grande surprise et à notre grande joie, le pouls devint lentement régulier. A la prière du malade, qui voulait que je l'assiste à ses derniers moments, je restai encore là trois jours et le laissai convalescent. Le malade dit partout qu'il doit sa guérison à Notre-Dame de Lourdes.

Quelque temps après, la convalescence étant longue,

ce sauvage chrétien m'écrivait : « Mon Père en Dieu, voici ce que je pense : je dis à Dieu : si vous voulez me prendre, prenez-moi si je dois me perdre en vivant encore sur la terre, je vous prie de m'appeler de suite si je suis en état de grâce. » Je fus content de lui savoir ces sentiments.

Une autre fois encore, en plein hiver, un jeune homme vint me chercher pour sa mère mourante. Nous fîmes le voyage la nuit et sans chemin dans la neige profonde. Nous arrivions le lendemain avant midi, accablés de fatigue et de sommeil, chez la malade, dans une maison sordide et qui ne me tentait guère au repos. Aussi, après avoir administré la malade et reçu ses recommandations, je m'empressai de repartir. A la nuit tombante, nous fûmes hébergés par une famille indienne dont presque tous les membres sont les plus indifférents de mes paroissiens.

Je profitai de cette halte et de cette nuit pour leur prêcher familièrement. La mère, à cette occasion, dit quelques bonnes paroles à ses enfants.

A la prière commune que nous fîmes, je reconnus que tous savaient encore bien leurs prières, preuve qu'ils étaient assez fidèles à les dire.

Ils nous servirent le souper avec de la viande de lynx. Il y avait sept de ces animaux suspendus au foyer. Nous nous couchâmes sur le plancher, les pieds tournés vers le feu. Plus tard, dans les jours longs, j'allai faire une visite encore sur le haut Churchill pour y voir notre convalescent. C'était le premier jour du carême. Deux sauvages, qui avaient assisté le matin à la cérémonie des Cendres, nous rejoignirent au campement. Je fus touché du soin et du respect de l'un d'eux pour le prêtre. Il se priva de sa couverture la nuit pour en faire un abri contre le vent et la neige. Je trouvais mon ancien orphelin tou-

jours en bonne voie de guérison. Les gens du village vinrent me voir et, le soir, les chasseurs arrivèrent avec les dépouilles de huit caribous; nous eûmes notre part.

Je n'ai point parlé de la visite du R. P. CHARLEBOIS, du fort Cumberland. Il nous arriva ici un jour de janvier, avec une mauvaise carriole et de plus mauvais chiens. Ce bon Père dut marcher tout le temps, le long de 150 milles, pour venir se confesser. Notre pauvreté ne nous permit pas de le traiter aussi bien que nous l'aurions voulu et comme il en aurait eu besoin. Il nous apporta les lettres de Monseigneur et les nouvelles de France et de la Congrégation.

Je lui rendais sa visite à la fin de mars et, à mon retour, je repartais, le 1er avril, pour aller passer deux mois au milieu de nos chrétiens éloignés. C'était l'époque de la fonte des neiges, mais j'en fus quitte sans trop me mouiller. Vous savez comment on voyage en pareille saison dans le Nord. On fait de la nuit le jour et du jour la nuit. Je rencontrai des sauvages qui m'aidèrent à me rendre à Pakitawagan.

Je célébrai là les fêtes de Pâques. Tous ceux qui passèrent la semaine sainte près de l'église furent, pour la première fois, témoins des touchantes cérémonies des trois derniers jours. Après Pâques, nous fûmes peu nombreux au village. La messe tous les jours, le catéchisme aux enfants et des instructions aux grandes personnes occupèrent tout mon temps.

Un pauvre homme, jeune encore, attendait la mort dans une hutte voisine. Je le visitais tous les jours et lui envoyais la moitié de mes repas. Je n'ai jamais vu personne si résigné à mourir. Le souvenir de ses péchés lui faisait prendre en patience sa terrible maladie; il avait une confiance sans bornes à la Très Sainte Vierge. En me

promenant dehors, je l'entendais chanter dans l'intervalle des crises.

Les autres gens du village, après leurs travaux de la journée, la confection de leurs canots ou leur préparation aux semences de leurs jardins, venaient le soir me tenir compagnie, fumant leurs pipes et me contant des nouvelles. On peut dire de l'Indien comme des autres : *laudator temporis acti ;* les vieux surtout ne tarissent pas. C'est là que j'ai entendu des récits bien intéressants et dont j'ai eu soin de prendre note. Les oiseaux de passage paraissaient tous les jours du printemps, émigrant vers la baie d'Hudson, outardes, oies, grues, cygnes, etc. Si quelqu'un de ces gros gibiers était tué, on venait m'en faire présent et mon malade en profitait. Les chasseurs du village s'occupaient surtout de pièges à ours, dans les petits sentiers des bois, le long des rivières et surtout au pied des rapides. Ils en tuèrent une quinzaine. On me donnait ordinairement les pieds du carnassier, le meilleur morceau de l'animal, à mon avis. Les femmes cueillaient les carottes sauvages et ramassaient aussi la résine pour les canots.

Enfin, le 12 mai, je faisais mes préparatifs, non pour le retour, mais pour pousser plus loin ma visite. Le fleuve Churchill était libre des glaces depuis une semaine. De peur de ne point revoir mon malade, je lui donnai l'extrême-onction, et le viatique une dernière fois, en présence de ses parents et amis affligés, mais édifiés d'une paix si sereine. Et nous voilà en route pour le fort Nelson avec un bien mauvais canot. Heureusement nous trouvâmes à le changer contre un autre qui avait le défaut d'être un peu trop petit ; avantage sans doute pour les portages, mais sérieuse difficulté et danger même pour les lacs, pendant les gros vents.

Un matin, nous arrivons à un campement de sauvages.

Beaucoup de canots sur la grève ; par conséquent, nombreuse population dans les huttes qui s'élèvent sur la côte. Les hommes viennent nous recevoir sur le rivage avec force démonstrations de joie. Les peaux d'ours tendues se sèchent au soleil, la viande de renne et d'orignal suspendue se boucane au-dessus du foyer. On nous sert un copieux déjeuner et chacun veut nous fournir des vivres pour le voyage, en viande d'ours et de renne.

Notre navigation fut heureuse jusqu'au lac du fort Nelson. Mais là un gros vent du nord nous retint deux jours et deux nuits au même campement. Il neigeait à plein ciel, et le froid fut si intense que les branches du rivage frappées par les vagues étaient chargées de glaçons. Un samedi soir, cependant, profitant d'un répit du vent, nous nous hâtions de traverser le lac pour aller débarquer à la Mission déserte, où nous ne trouvions pas un morceau de bois pour faire du feu. Bientôt, les protestants du voisinage venaient nous saluer et nous inviter à aller nous réchauffer chez eux. Le chef protestant me reçut et me fit servir ce qu'il avait de meilleur. Les catholiques des environs, avertis de l'arrivée du prêtre, vinrent dès le lendemain. C'est là que j'appris les manèges et les mensonges du ministre pour faire apostasier nos néophytes. Notre révérendissime Vicaire avait été bien inspiré en ordonnant à tous ses prêtres de prier pour la propagation de la foi, par une oraison *de mandato.* Nos pauvres catholiques, si abandonnés au milieu de leurs nombreux compatriotes protestants, avaient su résister aux sollicitations du ministre de l'erreur et refuser ses présents. Je les en félicitai. Malheureusement, je vis très peu de nos gens; c'était trop tôt, je le savais. Je voulais au moins baptiser les enfants et montrer à cette population la peine que nous prenons pour procurer aux nôtres ce grand sacrement que le ministre avait dit n'être pas nécessaire

au salut. Beaucoup de protestants, au lieu d'aller au temple le dimanche, accompagnèrent les catholiques à notre chapelle. Le soir, après le dernier exercice, j'allai au fort de la Compagnie pour y coucher et y régler, le lendemain, mes comptes avec le commis. Le gentilhomme en charge de ce poste vint me recevoir au quai et m'offrir gracieusement l'hospitalité.

En entrant au salon, j'y trouve le révérend ministre debout à côté de la dame de céans. Ce pauvre homme fut ahuri de me voir. Je n'ai jamais vu une personne plus en peine ; ses yeux allaient du plafond à la pointe de ses pieds. Il finit par sortir en nous souhaitant le bonsoir.

Mes hommes furent, comme moi, logés et nourris gratis par le commis du fort. Le lendemain, nous partions pour le retour. Afin de voir ceux de nos néophytes qui n'avaient point connu notre visite à la Mission, je pris une voie détournée, allant du Nelson à Churchill par une suite de lacs et de rivières encore inexplorés des blancs. J'étais le premier à y passer.

Nous surprîmes agréablement, un jour, une famille catholique campée sur une île d'un lac. Il y avait là un enfant de dix mois qu'on gardait pour le baptême catholique. Le ministre s'était déjà offert, mais en vain, pour l'ondoyer. Ces pauvres gens, et d'autres que nous rencontrâmes sur le chemin, me demandaient quand donc le prêtre viendrait résider définitivement dans leur pays.

On arrivait à la hauteur des terres, entre Churchill et Nelson, quand une grave maladie me saisit. A peine si je pouvais me traîner dans les portages. Je crus presque que le bon Dieu voulait me tirer de ce monde pendant ce voyage. Cela ne me déplaisait guère, car j'avais entrepris cette longue visite pour sa gloire.

Sur ce plateau, si voisin de la baie d'Hudson, les glaces

venaient de se briser sur les îles du lac du Cygne, et nous apercevions la neige un peu partout. Je me retrouvais en pays connu, désormais. J'avais visité deux fois le lac du Cygne, en 1887, et j'y avais reçu plus de quinze abjurations. Malheureusement, cette fois, il n'y avait personne. Nous fûmes bien désappointés.

Un grand portage sépare le lac du Cygne du fleuve Churchill. Nous mîmes tout le jour à le traverser. En arrivant sur le fleuve, nous ne vîmes pas encore de sauvages; ce ne fut que le lendemain, en remontant le Churchill, que nous trouvâmes des filets à esturgeons tendus dans un remous, au pied d'un rapide. Une heure après, nous débarquions à l'embouchure de la rivière *Catholique*, affluent du Churchill. Il y avait là un camp de sauvages, tous catholiques.

On s'empressa de venir nous saluer en disant des « Merci, merci, » à n'en plus finir. Ces pauvres sauvages chrétiens, toujours seuls dans leur pays désert, éprouvent une joie extraordinaire en voyant le prêtre chez eux. Vite, on fit la cuisine pour nous servir du gibier. Après le dîner, assis en plein air sur le bord du fleuve, j'entendis la confession de tous.

Nous campions le soir dans une île où d'autres sauvages venaient de semer leurs pommes de terre. Là encore, joie commune, prière et confession. Le lendemain, nouvelle rencontre de sauvages; je ne fais que les saluer en passant, les invitant à venir faire leurs dévotions à la chapelle de Pakitawagan. Enfin, nous voici revenus à notre succursale de Churchill. J'y trouvai plus de cent sauvages assemblés ; d'autres arrivèrent. Je leur consacrai cinq jours. En remontant le fleuve pour revenir au lac Pélican, je rencontrai d'autres bandes isolées et je campai chaque fois avec eux, afin de les voir tous en particulier.

J'arrivai ici le 1er juin, juste après deux mois d'absence. Le R. P. Maisonneuve avait fait deux belles clôtures, l'une au jardin, l'autre au cimetière. Tous les sauvages du pays étaient réunis au lac Pélican. Nous passâmes ensemble le mois de juin. Puis, en juillet, le R. P. Maisonneuve partit à son tour pour aller faire quelques travaux au fort Nelson et y voir tous les sauvages qui, ordinairement, y sont réunis à cette époque. Les catholiques furent enchantés de voir un nouveau Père et les protestants eux-mêmes furent heureux de pouvoir lui demander ses services pour leurs malades. Le jeune ministre de l'endroit venait d'arriver, tout fraîchement marié avec une Anglaise d'Ontario, personne trop délicate pour vivre avec des sauvages. Cela va nous débarrasser de son fanatique mari. Les convertis de l'an passé ont édifié et consolé le Père.

Pendant que mon cher compagnon se dévouait à la jeune Mission du fort Nelson, je passai, pour la première fois, presque tout l'été ici, au lac Pélican. Il n'y avait jamais eu autant de sauvages dans l'endroit. Tous les protestants y étaient, et je fus bien content de les voir tous ou presque tous à nos offices du dimanche. Un bon nombre d'entre eux venaient tous les soirs à l'instruction. Bientôt, un bon mouvement se fit parmi eux. Des témoins venaient me dire les consolantes réflexions qu'ils entendaient faire par ces pauvres égarés au retour du sermon. L'un d'eux disait : « Il fait bon entrer dans la chapelle catholique. Là, on y comprend la parole du Grand Esprit. Voilà une bonne religion, et la seule bonne, je crois. Quand notre ministre vient, il lit le grand livre et n'explique rien, puis il nous laisse et s'en va. » Un jeune petit garçon de onze ans se lamentait un soir en sortant de la chapelle : « *Que je suis malheureux ! Que je voudrais être de la religion catholique ! Mon père ne voudra*

pas me laisser changer; cela me coûte de le lui dire. Mon oncle, disait-il à un catholique, *dis à mon père de me laisser suivre votre religion.* » Je le voyais entrer tous les jours à la chapelle avec beaucoup de respect, et lui, protestant, prendre de l'eau bénite, faire la génuflexion devant le Saint Sacrement et se signer.

Ces excellentes dispositions n'ont pas eu encore de résultats. C'est qu'il y a des suppôts du démon qui inventent mille prétextes pour empêcher la conversion des âmes.

Une protestante du haut Churchill, témoin de la guérison d'un malade et de ses bonnes dispositions, désirait se faire catholique. Sa mère, qui habitait à trois jours de là, le sut. Un jour, elle arriva au lac Pélican avec son autre fille. Quoique aveugle, ni la distance, ni les dangers de la navigation ne l'avaient arrêtée. Elle venait défendre à sa fille d'abjurer la religion protestante. Celle-ci, venue ici pour voir sa mère, me fit une visite. Je la mis en garde contre les mauvais conseils. Quelques jours après le départ de la mère, je recevais l'abjuration de la nouvelle convertie. Le ministre du lac Laronge vint, quelques jours après, voir ses coreligionnaires du lac Pélican et, sans me garder rancune de la conversion de plusieurs des siens, me fit sa visite comme d'habitude. Ce n'est plus le ministre du fort Nelson. C'est un vrai gentilhomme, assez bien instruit, amateur des Pères de l'Église et, je le crois aussi, assez peu éloigné de la vérité. Seulement, le pauvre homme *vit de son autel.* Il vient toujours nous voir, je l'invite à notre table, et il ne s'offense nullement de ce que je ne lui fasse jamais dire le *Benedicite* ou les *Grâces.*

Le R. P. Maisonneuve arriva du fort Nelson le 15 août. Le 19, je partais pour aller voir notre évêque à Prince-Albert. J'eus encore l'occasion de rencontrer des sau-

vages sur le chemin, de camper avec eux et de leur dire quelques mots, aux protestants surtout.

Je rencontrai un grand ministre, archidiacre, qu'on appelle *vénérable*, une vieille connaissance. Un jour même, jadis, en se rencontrant en voyage d'hiver, campés dans une maison, on coucha dans le même lit, entre les mêmes couvertures. Cette fois, le pauvre homme, contrarié par les gros vents, en était réduit à l'hameçon pour vivre, lui et ses gens. Je lui fis présent de provisions de viande d'orignal et il se confondit en remerciements. Cela n'empêche pas le bonhomme de faire tort autant qu'il peut au ministère de nos Pères, à la rivière Bataille, à ce qu'on dit.

Il nous arriva un malheur dans un rapide; notre canot frappa sur un rocher pointu et fut crevé. On put aller à terre, mais nous étions mal pris. Pas d'écorce de bouleau, pas de résine, pas d'alène pour le raccommodage.

Pendant que je faisais sécher notre butin sur le rivage, mes deux hommes s'ingéniaient à réparer le dommage du canot. Avec un clou, on fit une alène; on trouva un vieux panier sauvage en écorce et l'on prit sur les pins de la forêt assez de résine; les racines servirent pour les coutures.

Au fort Cumberland, une halte de cinq jours chez le R. P. Charlebois, qui me fait prêcher à sa belle église à un auditoire moitié protestant, moitié catholique. On fait un mariage et l'on assiste même aux noces. De là, nous remontons la Saskatchewan; ce n'est plus notre belle eau limpide du Nord, coulant sur un lit de sable ou de granit; ce ne sont plus des rivages ou des falaises de rochers blancs, mais une eau bourbeuse roulant sur un lit de boue et de vase, des rivages plats. Nos hommes sont moins à leur aise dans le canot, pour manier l'aviron; pour monter ce courant d'eau bourbeuse, ils doivent

s'atteler à tour de rôle à une corde et tirer le long des rives pendant six jours.

On arrive au fort La Corne, le premier poste des prairies, la première colonie et la première réserve des plaines de la Saskatchewan. Ici, je débarque; mes hommes vont continuer seuls en canot et j'arriverai avant eux à Prince-Albert. Un métis suisse de l'endroit, averti de mon arrivée, vient me chercher. C'est chez lui qu'on va passer la nuit, au milieu de la colonie. Quelques jeunes garçons protestants, ses voisins, viennent à cheval à ma rencontre et me conduisent en me devançant, jusqu'à la maison.

Cinq ou six familles protestantes des environs, anciennes connaissances du fort Cumberland, sont réunies chez le métis suisse catholique. On passe la veillée ensemble, parlant du vieux temps et aussi du temps présent. Le lendemain j'arrivai en voiture à Prince-Albert, pendant le souper de Monseigneur.

Je goûtais à mon tour la joie de voir notre père commun et pasteur et même un cher compagnon de scolasticat et d'ordination, en la personne du cher P. Michel. Mon séjour ne pouvait pas être long, quoiqu'il me fût précieux de voir quelque temps Mgr Pascal. Je constatai avec regret que notre cher évêque n'était pas encore bien rétabli de sa grave maladie de l'hiver dernier. Ce qui ne l'empêchait pas d'être le premier à tous les exercices, depuis l'oraison du matin jusqu'à celle du soir. Je voyais aussi avec peine le peu d'ouvriers évangéliques à sa disposition. Aussi quoique fatigué moi-même depuis longtemps, miné par la maladie, celle-là même qui me surprit en chemin au printemps, je n'eus pas le courage de lui demander ni du se cours, ni durepos.

En regagnant ma lointaine Mission, je pus, grâce à Monseigneur, aller célébrer la messe, le dimanche, au

milieu des catholiques si abandonnés du fort La Corne. Le F. COURBY, avec le cheval et la voiture, m'accompagna jusque chez un bon métis français de la colonie. Ces braves gens ne s'attendaient pas à tant de bonheur. Aussi vous pouvez croire que nous fûmes bien reçus. Les plus voisins furent avertis. Le soir, après souper, tandis que le Frère préparait nos lits dehors, dans une tente, j'entendais les confessions assis sur une chaise au coin de la maison. Le lendemain, de bon matin, d'autres catholiques arrivèrent et pendant que le Frère préparait l'autel sur une table, j'allai dans la tente recevoir d'autres confessions. Il y eut grand'messe et communion générale ; plusieurs de ces pauvres gens ne s'étaient pas confessés depuis six ou sept ans.

Le Frère retourna de là à Prince-Albert et le vieux métis français me conduisit en bas du fort La Corne. Ces bonnes gens me fournirent des œufs, assez pour mon voyage et même pour en régaler mes chers compagnons ici. Mes deux sauvages arrivèrent en canot, deux heures après moi au quai de la Saskatchewan.

Le lendemain, le courant nous emportait au loin vers le fort Cumberland, où nous arrivions après trois jours seulement de navigation. Notre retour s'effectua lentement et avec précaution, car nous étions très chargés. Un orage faillit nous surprendre en plein grand lac Casta. La nuit arrivait, temps sombre, au large, sans espoir de refuge, car il n'y avait pas d'îles. C'était imprudent à mon avis, mais nos gens pensaient gagner plusieurs jours en traversant avant l'orage. A l'heure qu'il était, au crépuscule, ils se faisaient illusion sur la distance, certainement trois fois plus grande qu'elle ne leur paraissait.

J'égrenais mon chapelet, rien moins que sûr d'aborder au rivage. Nous avions besoin de la protection de la Sainte Vierge. L'orage menaçait mais n'éclatait

pas encore. On filait toujours; un de mes hommes, ordinairement paresseux, ne ménageait pas ses forces, l'amour de la vie lui donnait du muscle. Mais voici le vent qui se lève, et encore au large. Le cœur battait un peu fort à tous, car on ne disait mot. Les deux canots filaient parallèlement à une distance respectueuse. On s'apercevait cependant encore malgré la noirceur, et notre canot, quoique plus lourd, tendait à dépasser l'autre.

Cependant, le vent n'augmente pas, fort heureusement; mais il commence à pleuvoir, pluie fine; même mesure de vent. Nous entrons dans la baie, mais une baie vaste comme un lac.

Dieu merci, le temps resta calme et comme retenu par une puissance invisible jusqu'à l'entrée de la rivière. Nous étions à peine à cette embouchure que le vent se déchaîna, fit rage, et une pluie torrentielle s'abattit sur nous; en disant merci, nous riions de joie et nos gens avaient retrouvé leur langue.

Nous étions ici à la fin de septembre. Si maintenant je vous dis que nos sauvages sont venus faire leurs dévotions à la chapelle avant de regagner leurs quartiers d'hiver, nous arrivons à la fin de notre ministère apostolique.

Avec le cher P. Maisonneuve, nous faisons bon ménage. Nous avons cueilli une récolte abondante de pommes de terre; il a contribué puissamment à nous procurer du bois de chauffage pour tout notre hiver. Il m'aide beaucoup pour tout, pour le spirituel comme pour le temporel, car il peut entendre les confessions et chanter, tous les dimanches, la grand'messe à ma place.

Maintenant, nous nous recueillons suivant notre règlement, sans trouble et sans difficulté et faisant, de temps à autre, quelque petite retraite. Que nous réserve

l'année? C'est le secret de Dieu. Veuillez recommander plus que jamais à nos Pères de Montmartre la conversion des protestants du fort Nelson.

Agréez, mon révérend Père, les meilleurs sentiments de votre humble Frère

E. BONNALD, O. M. I.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

UNE RÉUNION DE SAUVAGES AU LAC WILLIAM.

LETTRE DU R. P. LEJACQ AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Saint Joseph's Mission William's Lake,
21 octobre 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous vous rappelez encore sans doute le pauvre petit Père que, lors de votre tournée dans la Colombie Britannique, vous avez trouvé couché sur le dos dans l'hôpital des sœurs de la Providence à New-Westminster. Eh bien, c'est lui qui vient aujourd'hui, dans l'espoir de vous faire plaisir et pour se conformer au désir de S. Gr. Mgr DURIEU, vous entretenir quelques instants au sujet de la belle réunion de sauvages que nous avons eue l'été passé au lac William, à l'occasion de la bénédiction d'une nouvelle église à Sugar-Cane. Dans une précédente apparition dans ces parages, Monseigneur, pour encourager les sauvages qui étaient en train de se bâtir une nouvelle église, leur avait promis de venir lui-même la bénir, dès qu'elle serait finie. Sa Grandeur a tenu parole, et nous avons voulu profiter de la belle occasion pour réveiller nos Indiens et raviver dans leurs cœurs le feu sacré que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre.